

Alain Vaugier, Christiane Patenaude Expressions *Sur-Modernes*

Rossitza Daskalova

Numéro 39, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9759ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daskalova, R. (1997). Compte rendu de [Alain Vaugier, Christiane Patenaude : expressions *Sur-Modernes*]. *Espace Sculpture*, (39), 47–48.

Expressions Sur-Modernes

Rossitza Daskalova

Exposées conjointement, les œuvres d'Alain Vaugier et de Christiane Patenaude semblent, au premier abord, fort différentes. Mais l'impression initiale de dépaysement, provoquée par le contraste marqué entre les styles, se transforme bientôt en désir de relier deux polarités distinctes. Une fois la communication établie entre les œuvres et le spectateur, une sensation inattendue de rapprochement surgit.

L'installation multidisciplinaire de Vaugier abonde en matériaux, formes et symboles. Les objets hétérogènes cohabitent de façon surprenante et n'obéissent apparemment à aucun système : certains sont suspendus ou attachés aux murs à différentes hauteurs, d'autres déposés ou couchés sur le sol. Un univers euphorique où les œuvres occupent un vaste territoire qui baigne dans l'obscurité ; bercées par le bruit lénifiant des vagues, elles semblent, malgré leur pesanteur, flotter dans l'espace. Immérgé dans cette atmosphère onirique qui contrevient aux lois de la gravité, notre corps est pris au piège. L'installation évoque l'image d'un navire englouti rempli de trésors, ou celle d'un tombeau ancien, et l'on finit par être entraîné dans cette danse cérémonielle de lévitation. Dès lors, d'étranges questions surgissent : sommes-nous devenus des marionnettes emprisonnées

dans une boule de cristal ? Avons-nous basculé dans le creux d'une immense caverne qui se dilate au rythme de l'océan, ou dans un état de transe profond où l'artiste déploie sous nos yeux son savoir sur les secrets de l'univers ? Sommes-nous dans les entrailles de la terre ou au fond de la mer, explorant les méandres du subconscient ? Ou encore des touristes dans une crypte observant les vestiges de la civilisation, ou des visiteurs dans un étrange laboratoire culturel ?...

La galerie est envahie de fragments qui tournoient autour d'un élément central dramatique : un autoportrait de l'artiste. Des radiographies de son corps sont regroupées et forment une figure couchée transparente et anonyme. L'effigie est montée sur une feuille de plexiglas posée sur une base concave qui fait penser à un coquillage. Le son des vagues s'y infiltre, associant l'œuvre au mythe de la naissance de Vénus. Des tubes de néon rouges et bleus, installés sous le plexiglas, transpercent le squelette tels deux courants d'énergie — l'un chaud, l'autre froid —, symbolisant la part rationnelle et la part irrationnelle qui à la fois constituent et divisent l'être humain. Les jets de lumière illuminent le corps et donnent l'illusion du mouvement.

Semblable à une table d'opération où serait disséqué l'*homo*

scientificus, l'œuvre évoque une quelconque "leçon d'anatomie". Le corps, dépouillé de sa matérialité, se transforme en pure essence, alors que la structure de polyester rappelle une tombe ouverte d'où l'esprit ressuscite. Légèrement penché, l'homme se déploie, les bras écartés, comme s'il volait vers nous. Un effet d'envol qu'amplifie une sculpture en aluminium représentant des ailes et posée à proximité de l'autoportrait-fantôme — une allusion au mythe d'Icare. La surface texturée des ailes fait penser à un hologramme car elle reflète la lumière des néons, et la lumière jaunâtre d'une diapositive de la planète Vénus projetée non loin sur le mur. Devant la projection circulaire, une sculpture en cuivre s'élève en spirale et rappelle un ziggourat. Un bâton, muni d'éponges à ses extrémités, est fixé à une grille en aluminium qui, suspendue au plafond, dessine son ombre sur la surface de Vénus. La construction symbolise la coexistence de deux systèmes : le premier appartenant à la nature, le deuxième à la culture.

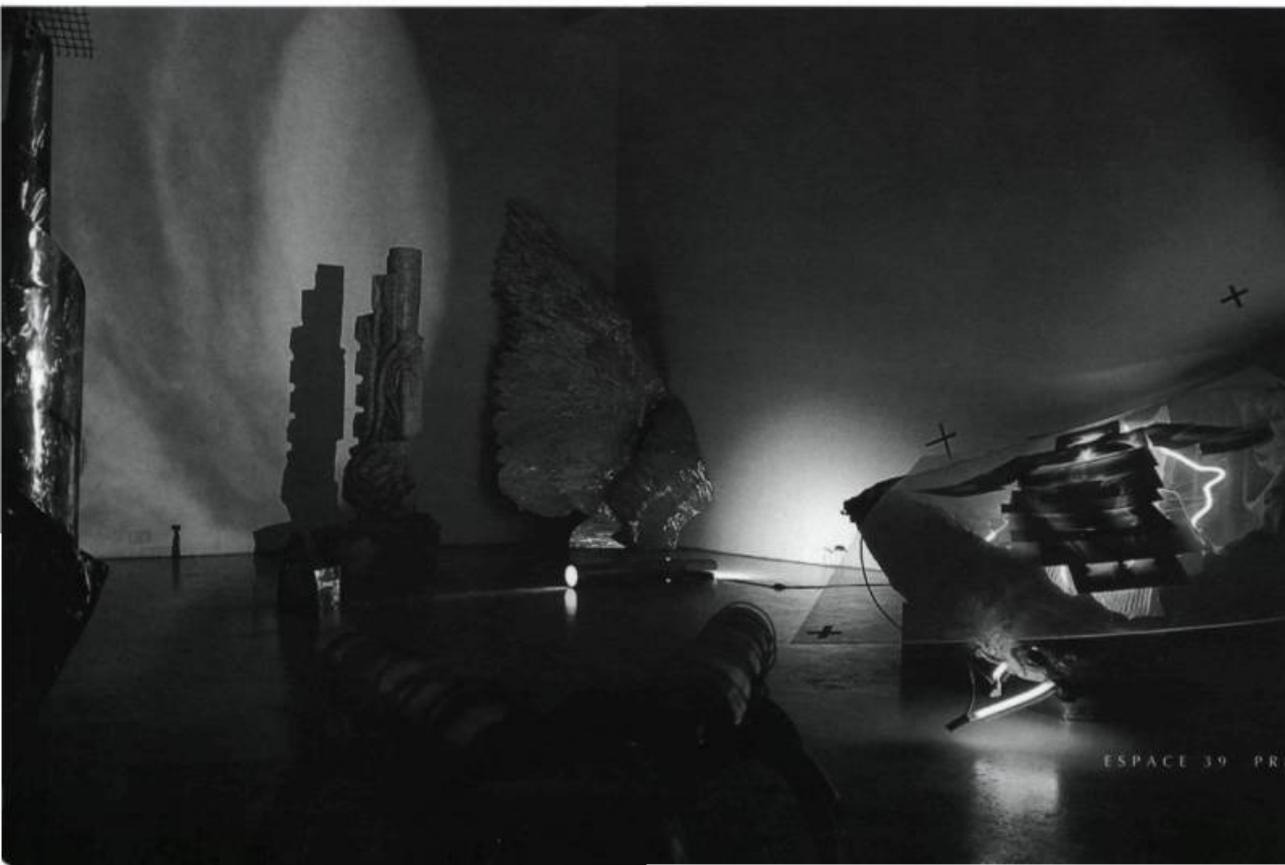
Les divers objets, répartis çà et là, se donnent à voir comme des éléments aux significations multiples : pierres sculptées reproduisant des fragments architecturaux de temples anciens, assemblages d'objets trouvés, etc. Plusieurs d'entre eux proviennent d'installa-

tions antérieures de l'artiste : à l'instar des mots en poésie, ils peuvent être réutilisés pour générer un sens nouveau, en fonction du contexte dans lequel ils s'inscrivent.

Dans *Point tendu : l'espace d'un instant*, Vaugier bouleverse notre perception du temporel et du spatial en intervertissant les données : le temps se fige et l'espace devient dynamique. Par la densité qui est conférée à la matière, l'instant explose et libère dans l'espace son contenu poétique. Le flux-reflux sonore des vagues tisse un lien entre les œuvres, amplifie leur interaction et leur caractère métaphorique, opère une transmutation des objets et devient facteur de cohésion entre le rêve et la réalité, le scientifique et le spirituel, le rationnel et l'irrationnel. Le son amplifie l'installation, fait ressortir la kinésie des composantes, de sorte que s'estompe la démarcation entre le métaphorique et le symbolique. Rappelant les voiles et les draperies dans la représentation classique, il révèle et dissimule la mouvance constante des formes, exprime leur essence propre et leur relation avec le tout. Vaugier explore les strates de l'histoire et s'inspire du chaos de la réalité contemporaine, tout en cherchant à préserver le pouvoir originel de l'image.

Les œuvres de Christiane Patenaude, comme celles de Vaugier, font écho aux interprétations surréalistes du rêve et de la réalité. Son travail, toutefois, s'articule de façon plus minimale, très éloignée de l'approche flamboyante et baroque de Vaugier. Son installation, *Bruissements*, emprunte aussi à la notion d'hyperréalité, mais elle ne s'inscrit pas dans une dimension historique et est dépourvue de toute référence humaine. Les images s'incarnent dans des formes aseptisées, ultra raffinées, purifiées à l'extrême. Sculptées dans du plâtre d'un blanc immaculé, elle se détachent des murs blancs comme s'il s'agissait d'excroissances. Froides et placides, elles font penser à des plantes désertiques et à des créatures marines qui nous ramènent au commencement de la vie sur la terre, ou à une vie extraterrestre : des sortes de sublimes futuristes fantasmagiques, comme si

Alain Vaugier, *Point tendu : l'espace d'un instant*, 1996. Détail de l'installation. Photo : Édith Martin. Courtoisie de la Galerie Verticale.



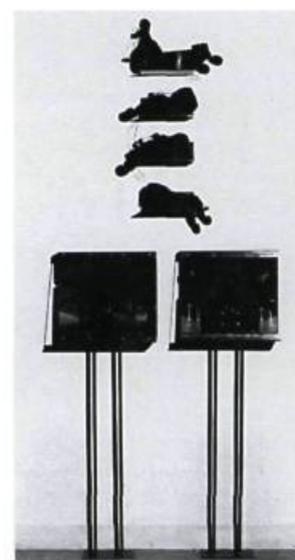


l'artiste avait concocté quelque substance séminale étrange, l'avait injectée dans les murs, et qu'il en émergeait alors des entités biologiques incongrues transperçant la structure et les parois.

Le travail des deux artistes révèle un état de crise. Leurs visions sont apocalyptiques, bien qu'elles témoignent d'enjeux différents. Si les œuvres de Vaugier résonnent de l'accord grave et funeste de l'orgue, celles de Patenaude relèvent de la tonalité stridente et alarmiste des trompettes des anges ; si l'approche de Vaugier est anthropologique, celle de Patenaude tient de la science-fiction et de l'ingénierie biomorphique. Lui nous amène à transcender les dangers d'un présent dominé par la science en recourant au temps préhistorique ; elle essaye de nous réconcilier avec un présent et un futur déshumanisés en inventant des formes qui ont existé avant l'espèce humaine, ou qui existent dans un monde encore inconnu des humains. Vaugier revient aux origines de la civilisation et recueille des fossiles ; Patenaude, elle, s'inspire des débuts de la vie et invente des artifices pour une vie nouvelle. ■

Alain Vaugier, *Point tendu : l'espace d'un instant*
 Christiane Patenaude, *Bruissements*
 Galerie Verticale
 17 octobre - 17 novembre 1996

Christiane Patenaude,
Bruissements, 1996.
 Détail de l'installation.
 Photo: Édith Martin.
 Gracieuseté de la galerie
 Verticale.



Erratum

Une erreur s'est glissée dans le précédent numéro. À la page 29, la photographie de l'œuvre de Paul-Émile Saulnier, *Chute lente d'instruments*, a été malencontreusement inversée et aurait dû être publiée ainsi. Nous nous excusons auprès de l'artiste et du photographe.

QUÉBEC ATELIERS OUVERTS '97

Céline Allard
 Danielle April
 Carole Baillargeon
 Joan Baker
 Claude Bélanger
 Lorraine Bellerose
 Maryse Bérubé
 Michel Bois
 Jacqueline Bouchard
 Manon Bourdon
 Nicole Brière
 Joane Carignan
 Lucienne Cornet
 Florent Cousineau
 Don Darby
 Jacques Desjardins
 Jacques Desruisseaux
 Jean-Pierre Dion
 Odette Ducasse
 Élise Dumais
 Murielle Dupuis-Larose
 Richard Durand

Odette Fortier-Auclair
 Louis Fortier
 Jean-Claude Gagnon
 Jocelyn Gasse
 Jean Gaudreau
 Vivian Gottheim
 Andrée Goupil
 Chantale Harvey
 Denis Jacques
 Gérard Lachaussee
 Claire Lamarre
 Lucie Lefebvre
 Danièle Lessard
 Nathalie Lessard
 Nicole Malenfant
 Diane Marineau
 Lauréat Marois
 Marcel Marois
 Lyse Marsan
 Aline Martineau
 Carmelle Martineau

Grant Mathieu
 Denise Morisset
 Geneviève O. Camirand
 Josette Paquin
 Michel Pelchat
 Claude Pelletier
 Agnès Riverin
 François C. Robidoux
 Hélène Rochette
 Patrick Rodrigue
 Gabriel Routhier
 Jacques Samson
 Helga Schlitter
 Hélène St-Arnaud
 Michel St-Onge
 Pierre-G. Tabouillet
 Odette Théberge
 Nicole Thibault
 Chang Trung Truong
 Alain Turgeon
 Bill Vincent

19

20

26

27

avril

de
12h
à
18h

Québec Ateliers Ouverts '97, organisé par Videre, est rendu possible grâce au soutien financier de la Ville de Québec, du Conseil des arts et des lettres du Québec et de l'Institut Canadien.

Information : tél. et fax : (418) 640-0872